

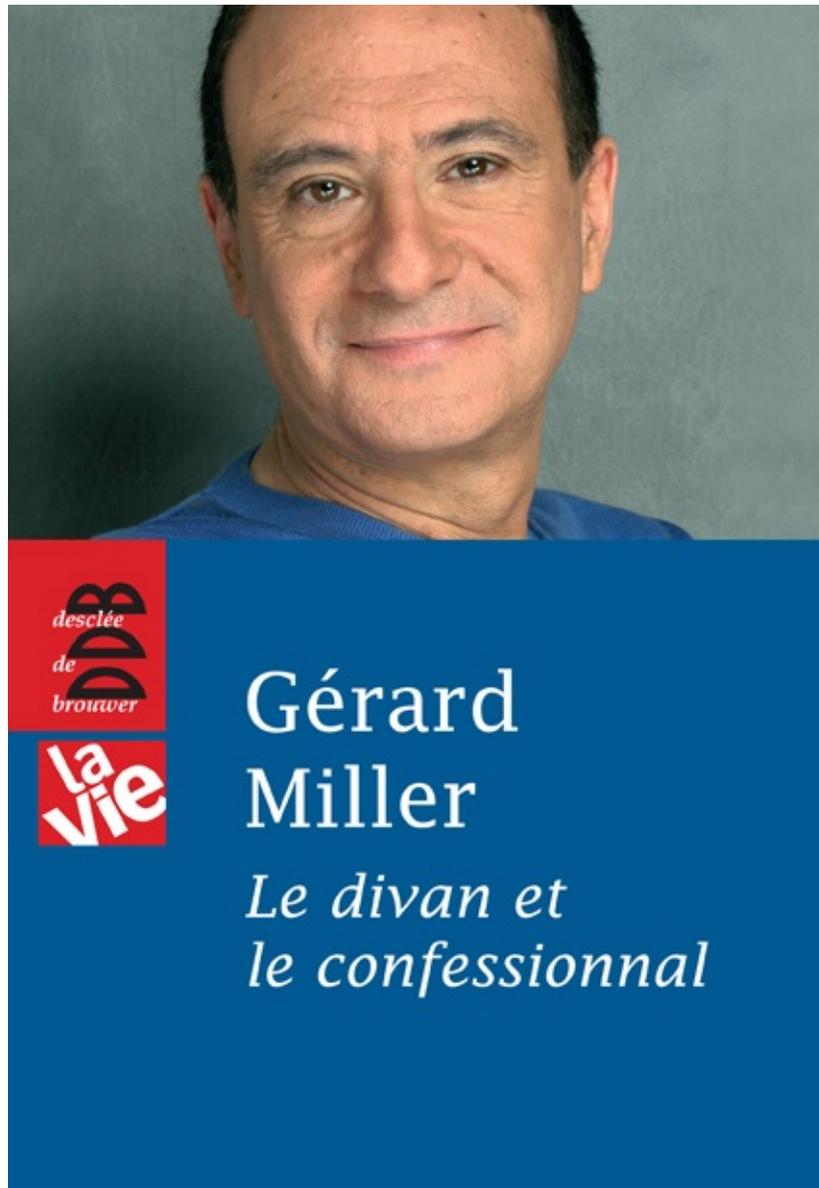


desclée
de
brouwer

La
vie

Gérard Miller

*Le divan et
le confessionnal*



Le divan et le confessionnal

Gérard Miller

Le divan et le confessionnal

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2010
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06358-4

À Margot

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Philippe Starck⁵

« Je vis dans un tunnel solitaire et vide »

À vos débuts, l'argent était-il aussi présent qu'aujourd'hui pour les créateurs ?

Beaucoup moins présent. À l'époque, les gens investissaient peu dans la création, il fallait qu'on se débrouille, c'était du système D. Mon premier meuble « à succès », c'est tout ce qu'il y a de moins cher à fabriquer. Un contre-plaqué qu'on plie, un bout de tube et youpi tagada. Avant, on faisait une chaise avec zéro investissement, aujourd'hui il faut trois ou quatre millions. Pour les industriels, la création est devenue une « niche ».

Est-ce que vous vous pensez comme le meilleur archiviste de vos propres œuvres ?

Non, parce que je vis en dehors du temps et de toute forme de mémoire. Je serais incapable de vous préciser ce que j'ai fait à tel ou tel moment, je ne pourrais même pas vous dire l'âge que j'ai – mon médecin sûrement, ma femme je ne l'espère pas... Je vis en autarcie, dans un tunnel solitaire et vide, et je ne fais pas de différence entre les années.

On a pourtant l'idée que vous avez toujours su sentir l'air du temps.

Pour sentir l'air du temps, il faut le respirer, moi je suis ailleurs. Je n'ai aucun lien particulier, ni culturel ni affectif, avec mon époque. Je n'ai pas le goût des séquences courtes, ce n'est pas mon timing. M'intéresse bien davantage ce qui s'est passé il y a quatre milliards d'années ! En réalité, j'aime la longévité et la

modernité de l'héritage.

Dans les années 1980, où vous êtes devenu incontournable, François Mitterrand ne vous a-t-il pas choisi pour transformer l'Élysée, parce que vous étiez le plus « branché » de tous ?

Les autres étaient branchés, pas moi ! Pas assez ouvert, pas assez chic, pas assez dandy, trop travailleur, trop dans mes rêves, trop dans mon propre rythme... J'étais un outsider et Mitterrand m'a appelé parce qu'à tort ou à raison j'avais une réputation sulfureuse et qu'il soupçonnait qu'en me choisissant ce serait moins plan-plan. On est allé chercher le mauvais garçon pour danser avec la reine d'Angleterre, en espérant que la reine d'Angleterre en tirerait des enseignements.

Comment avez-vous réussi à concevoir, d'un bout à l'autre de la planète, les restaurants, les hôtels ou les boîtes de nuit les plus à la mode sans jamais les fréquenter ?

Mais ce n'est qu'en restant en dehors de tout qu'on peut créer pour les autres. Si vous passez votre temps à fréquenter les cocktails ou à regarder la télévision, vous vous retrouvez dans le *main stream* de la pensée et vous bégayez comme tout le monde. Seul en face de vous-même, avec vos angoisses et vos visions, si vous n'êtes pas totalement con, vous avez une petite chance d'apporter quelque chose d'un peu plus frais. Autant il m'importe de travailler avec rigueur sur la vie quotidienne et d'imaginer ce qu'elle peut devenir, autant la vie quotidienne elle-même ne m'intéresse pas. D'ailleurs, je ne sais même pas où c'est !

À l'instant présent, si vous deviez définir votre but principal ?

Ce serait d'arriver à me coucher ce soir à vingt-deux heures.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'esprit » ?

Disons que je doute, parce qu'il faut être très fort pour ne pas douter... Mon frère, lui, ne doutait absolument pas et il me disait : « Danielle, tu n'es qu'un tas de chair qu'on mettra dans un trou et ce sera fini. » Eh bien, non, je crois qu'on fait partie d'un tout qui a un esprit. La Terre a un esprit et elle le dit. Les Amérindiens avec qui j'ai beaucoup travaillé m'ont renforcé dans cette conviction. Quand ils parlent du contact qu'ils ont avec la Terre, on en reste bouche bée. Ils n'apportent pas de réponse, mais on se dit : « La question est là. »

Si ce que vous pensez est exact, la Terre doit vous être reconnaissante de ce combat que vous menez pour que l'eau ne soit plus considérée comme une marchandise !

Ce combat est logique. L'eau c'est la vie, riche ou pauvre sans eau on ne vit pas. Or le marché de l'eau est devenu un élément fondamental de cette dictature économique que le monde entier subit. En France, par exemple, les pouvoirs publics se sont complètement déresponsabilisés, il y a jusqu'à 80 % de délégation à des entreprises privées. En fait, il faudrait revenir partout à un service public de l'eau et ne plus jamais parler du « prix de l'eau », car seul son « service » peut avoir un coût – et encore serait-il de bonne gouvernance que ce service soit gratuit pour les quarante premiers litres d'eau nécessaires chaque jour à la dignité.

C'est un mot qui revient souvent dans vos propos : la « dignité ».

On a fait croire aux peuples que pour être heureux, il fallait

avoir beaucoup d'argent. Mais, pour moi, la vie prévaut sur toutes ces richesses qu'on fait briller sous nos yeux. La richesse suprême, c'est de vivre et de vivre *dignement*.

Jacques Chessex¹¹

« J'aurais pu être un monstre »

Quel souvenir gardez-vous de votre père ?

Le souvenir d'un homme cultivé, intelligent et généreux. Grâce à lui, toute mon enfance a baigné dans l'adoration du beau. Mais c'était aussi un aventurier du donjuanisme, ce qui était extrêmement dangereux dans un État calviniste, aux débuts des années 1950, et il a accumulé les sottises qui l'ont conduit au suicide. Aujourd'hui, je suis quasi persuadé qu'il a été mêlé à la mort étrange de l'une de ses maîtresses, tombée par une fenêtre.

Vous semblez être toujours en dette à son égard, comme à l'égard de votre mère, qui avait fini par le quitter.

Le mot dette est très juste. Je sais que j'ai le devoir de leur dire, à l'un et à l'autre, que je les ai réconciliés en moi – c'est constitutif de l'être que je suis. Ce matin encore, j'entre dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, je fais le tour de la nef, je m'arrête devant la Vierge à l'enfant, je m'assieds, je réfléchis, et je me rends compte que moi qui ne sais pas prier, je suis en train de prier avec ma mère et pour elle.

L'ancien militant marxiste que vous êtes ne se veut pas athée ?

Non, parce que j'ai toujours eu le sentiment d'être habité par la transcendance. En fait, j'ai pris très tôt conscience que je ne pouvais me passer ni de Dieu ni... de la sexualité, je dirais même : l'un dans l'autre. C'est tout à fait curieux. J'ai horreur du panthéisme, mais dans la relation amoureuse, dans la relation physique, je ne peux m'empêcher de considérer qu'il y a une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pierre Perret¹⁶

« J'aurais aimé être un salaud »

David Douillet évoquait les ennuis que son corps, trop massif, lui avait toujours attirés. Je me demande si, vous, ce n'est pas de votre « bouille », par trop sympathique, que vous pourriez vous plaindre.

Ce n'est pas faux. Je me souviens que l'année des *Jolies colonies de vacances*, comme j'étais en tournée avec Charles Aznavour, j'ai chanté devant lui *Blanche* pour la première fois. L'enfoiré ne voulait pas croire que je l'avais écrite ! « Oui, c'est bien moi, mais je te rassure, je sais la tête que j'ai et je ne vais pas la garder pour moi, cette chanson. » Il s'est marré, mais dans mon esprit, chanter cette histoire d'amour, c'était vraiment un contre-emploi terrible. J'avais voulu cette chanson, je l'avais écrite, mais pas une seconde je n'avais pensé la chanter.

Si vous aviez eu, par exemple, une « sale gueule », votre parcours aurait donc été différent ?

J'ai une fascination pour le cinéma et je suis certain, en tout cas, que j'aurais pu y faire une carrière plus importante. J'ai été plus qu'acteur, puisque j'ai été auteur, mais j'aurais pu aborder des personnages dans la peau desquels je ne suis jamais entré.

Qui regrettez-vous de n'avoir pas été ?

On m'a presque toujours demandé de jouer des patrons de bistrot ou des mecs ruisselant d'humanisme. L'Institut, que Klein a longtemps interprété, on me l'a proposé à l'époque ! Je n'ai pas voulu rentrer là-dedans. Ce que j'aurais aimé, c'est qu'on me

propose un vrai challenge : être un salaud, ça oui, j'aurais aimé, et je le regrette.

Est-ce que les aigrefins du show-biz ont parfois abusé de cette candeur, de cette naïveté qui s'affiche sur votre visage ?

Jusqu'à ce que j'aie ma propre maison de disques, je n'ai pas arrêté de me faire avoir. Barclay me donnait 4 % – une arnaque ! Les gens avertis avaient 16 ou 18 %. Chez Vogue, pareil, je me suis fait rouler dans la farine. Ils m'ont vu arriver, beau comme un soleil, et ils se sont dit : « On va s'amuser avec celui-là. » Résultat : je leur devais presque des sous chaque fois que je vendais des disques. Le jour où, chiffres en main, on m'a expliqué ce qui se passait, je me suis dit que j'étais le roi des cons, mais ça m'a fait plutôt rire. Aujourd'hui, heureusement, il y a Rebecca, ma femme, qui est autrement plus lucide que moi.

Et vous ne vous faites plus jamais avoir ?

Hélas, si, sans arrêt. Quand on m'arrache un accord pour une émission, pour un dîner, un mariage, une communion, où je sais qu'on va me demander de chanter à la fin. Le cauchemar, c'est les préfaces ! On me demande des préfaces pour tout. Et à chaque fois, quand j'ai le mec au téléphone, je deviens lâche. J'aimerais savoir dire non, je ne peux pas. Ce n'est pas glorieux d'être comme ça, c'est un manque total de personnalité, mais c'est une façon de me débarrasser des choses qui m'ennuient que de les faire.

Quand je vous écoute, j'ai du mal à savoir si vous vous en voulez.

Bien sûr que je m'en veux, mais ça n'a aucun effet. Il y a des chanteurs qui, dès le premier rappel, ont déjà quitté la salle. Moi, je ne veux pas faire de la peine aux gens. Je voudrais être sans vergogne, je n'y arrive pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

interviennent davantage dans le débat. Souvenez-vous de ce qui s'était passé lors de la mobilisation contre les licenciements chez Michelin ou chez Danone. Sans parler du référendum sur la Constitution européenne...

Vous avez été identifié à la gauche plurielle, que beaucoup de Français voulaient sanctionner. Ne regrettez-vous pas que les ministres communistes n'aient pas démissionné du gouvernement Jospin ?

Non, je pense que cela aurait été une faute. Il n'y avait pas de majorité sans les communistes et on leur aurait fait porter la responsabilité d'un retour anticipé de la droite. Et puis je considère que les communistes ont fait beaucoup dans le gouvernement. Lutter au sein même des institutions, ce n'est pas une position facile, mais il faut avoir le courage de la prendre.

Que voyez-vous aujourd'hui lorsque vous regardez votre parti ?

Je vois d'abord des militants d'une générosité exemplaire. Et puis un outil politique qui n'a pas connu la mutation nécessaire. La mutation s'est faite autour de la conception même du communisme, de ses idées, mais l'outil politique, lui, a une difficulté structurelle à changer.

Vous êtes issu d'une famille ouvrière et communiste. Tout le monde a toujours fait bloc derrière vous ?

Non, mon père, par exemple, qui appartenait à la vieille garde du parti, avait du mal à me suivre. Vous savez, tout le monde a pleuré à la maison au moment de la mort de Staline ! J'étais petit, j'avais six ans, mais je m'en souviens. Alors, quand je

touchais un peu à des dirigeants qu'il avait vénérés ou que je parlais de transformer l'organisation elle-même, je bousculais beaucoup de ses certitudes. Il se montrait très favorable à ce que j'entreprenais, mais comme un père. Le militant, lui, était souvent déboussolé.

Vincent Delerm²²

« Je ne tendrai jamais l'autre joue »

Je me dis parfois que vous êtes une nouvelle que votre père, Philippe Delerm, aurait pu écrire.

C'est une idée qui me va ! Quand j'ai donné mes premières interviews, à vingt-cinq ans, j'ai découvert que c'était finalement bizarre de ne pas avoir fait de crise d'adolescence. Mais c'est comme ça, très vite j'ai souscrit à l'atmosphère qui était chez mes parents. Je n'ai pas été influencé par l'écriture de mon père, mais je sais que je partage avec lui cet intérêt pour tout ce que les autres croient bon de ne pas relever.

La famille Delerm aime l'infiniment petit...

Parce que les choses infinitésimales ont une valeur en soi et qu'un simple geste, par exemple, est révélateur. Sur le papier, bien sûr, on est censé ne retenir de la vie que les grands moments, mais notre cerveau est ainsi foutu qu'il nous laisse accumuler dans notre tête un tas de trucs qui ne servent à rien. C'est le côté arbitraire de ce qu'on retient du passé qui me plaît.

Vous êtes proche de votre père, mais également... de Brigitte Bardot, dont la voix n'est pas sans évoquer la vôtre. Les humoristes adorent vous imiter !

C'est vrai que dans mon premier album – je l'ai fait beaucoup moins par la suite – je prenais les notes très « en dessous ». Je souhaitais sans doute me faire remarquer sur une seule écoute, capter tout de suite l'attention du public, comme lorsque je chantais en première partie ou devant des gens en train de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

confiance en moi, je n'ai aucun doute sur mon intégrité ou sur la valeur, voire l'importance du rôle que j'ai pu jouer, mais je n'ai pas de carapace. J'ai toujours détesté être détesté ! Cela dit, s'il me fallait choisir : être détesté aujourd'hui ou oublié demain – je préférerais être détesté aujourd'hui. La trace de demain est plus importante que l'approbation d'aujourd'hui.

Loana²⁷

« Je déteste qu'on s'apitoie sur mon sort »

Qui étiez-vous, à vingt-trois ans, juste avant d'entrer dans le Loft ?

Une jeune femme qui travaillait dans les bars, sur la Côte, et qui était au bout du rouleau. Quand je suis entrée dans le Loft, je vivais avec quinze francs par jour. C'était pitoyable. J'achetais ma baguette de pain, mon paquet de cigarettes, parce que c'était un coupe-faim, et je salivais devant les publicités à la télévision. Le Loft m'a sauvé la vie.

Vous pensiez alors au suicide ?

Oui, mais c'était une pensée dont j'étais familière. Petite, j'avais déjà cette idée de mourir. Je me disais que je n'aurais pas dû naître, que j'étais une erreur. Quand ma mère est partie, j'avais onze ans, mon père est devenu violent. Je regardais tout le temps les balcons en pensant : « Et si je sautais ? » Le fait est qu'à dix-huit ans, j'ai fait deux tentatives de suicide, à quinze jours d'intervalle.

Pour une raison précise ?

Un peu avant, j'avais été hospitalisée d'urgence. Je suis restée trois semaines sans bouger de mon lit, j'avais très mal, on craignait une septicémie. Je voyais tous les autres patients recevoir la visite de leur famille, alors que ni mon père, ni ma mère, qu'on avait pourtant prévenus, ne s'étaient déplacés une seule fois. Je me suis dit : « Je suis vraiment toute seule. »

Le public du Loft a fait de vous sa préférée. Vous pensez avoir été récompensée pour vos souffrances passées ?

Non, je ne me suis jamais dit ça. Je déteste qu'on s'apitoie sur mon sort. Les galères que j'ai vécues, ont aussi été entrecoupées de joies, tout ça, c'est juste ma vie.

Comment expliquez-vous que cette vie, qui ne vous a pas épargnée, n'ait pas fait naître en vous le sentiment de la révolte ?

Oh, mais au moment de mes tentatives de suicide, j'étais révoltée. Je détestais tout le monde, j'en voulais à la terre entière ! Je ne me maquillais plus, je m'habillais en large, je restais dans mon coin...

Justement, pourquoi ne vous êtes-vous jamais dit que vous pourriez sortir de votre coin et lutter avec les autres contre l'injustice du monde ?

Manifester ? Faire la grève ? Non, je n'ai pas du tout l'esprit collectif. Pour moi, s'en sortir, c'est s'en sortir seul.

Vous dites-vous parfois que les producteurs du Loft vous ont exploitée ?

Oui, comme les autres, mais ils auraient pu aussi bien ne pas me prendre. Ils y ont trouvé leur compte et moi aussi. De toute façon, aujourd'hui, on t'exploite partout – si tu ne l'acceptes pas, autant rester chez toi.

De tout ce qu'on raconte sur vous, qu'est-ce qui vous blesse le plus ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Willy Ronis³²

« Il y a une photo que je regrette de n'avoir pas faite »

À quatre-vingt-quinze ans, est-ce que vous continuez toujours à faire des photos ?

Non, c'est fini. Quand mes jambes m'ont trahi, il y a maintenant quatre ans, j'ai enlevé le pied de mes appareils et mon laboratoire est devenu un placard. Cela me déprime, bien sûr, mais j'ai fait des photos pendant plus de soixante-dix ans : de quoi me plaindrais-je ?

Pourquoi, tout au long de votre vie, avez-vous photographié si souvent des travailleurs, des manifestations ouvrières, des quartiers populaires ?

C'est par empathie pour ceux qui n'ont pas été gâtés par le hasard de la naissance et qui tentent avec difficulté de faire leur place au soleil. Mon père, lui-même, était ouvrier photographe et, à force de travail, il avait acquis un petit atelier de portraits. Il était doué d'une bonté immense, d'un incroyable sens du sacrifice et il travaillait comme un fou pour subvenir aux besoins des siens. Il y a perdu sa santé et sa vie.

Photographe de quartier, votre père était un artiste ?

Ses photos étaient propres, bien faites, les gens en étaient contents, mais moi, je trouvais ça d'une médiocrité affligeante. C'était une photographie à laquelle je n'adhérais pas du tout. Déjà au lycée, j'avais un sens du beau, un amour des beaux-arts, surtout de la musique.

Vous auriez pu être musicien et non photographe ?

Le métier dont je rêvais, en tout cas, c'était compositeur ! En fait, je ne suis devenu photographe que par accident, quand mon père malade a eu besoin de moi. On était en 1932, la crise nous tombait dessus, il fallait que l'atelier roule. Cela dit, son cancer m'a sauvé la vie ! J'aurais été un compositeur médiocre, je l'ai su après. Tout ce que j'ai écrit, je l'ai très vite déchiré.

Vous avez longtemps appartenu au parti communiste. Comment jugez-vous aujourd'hui cet engagement ?

Je n'en ai aucun regret. Je n'étais pas fait pour être un militant, j'ai adhéré par le cœur plus que par l'esprit, mais je conserve un très grand respect pour les idéaux communistes. Certes, comme beaucoup, j'ai mis du temps à comprendre qui était Staline, mais il y avait des circonstances atténuantes : le matraquage de la propagande était tel qu'on n'y voyait pas très clair. Sauf, sans doute, ceux qui avaient l'esprit beaucoup plus politique que moi !

Est-ce qu'il y a une photo que vous regrettez de n'avoir pas faite ?

Oui, il y a une quinzaine d'années. Je recherchais depuis des semaines la photo qui devait illustrer la couverture de mon prochain livre et, tout à coup, sur le trottoir, je vois la plus ravissante des jeunes femmes, serrant contre elle un bouquet de glaïeuls et un adorable bébé. C'était ma couverture, il fallait que je la photographie ! Mais à mon bras, il y avait ma propre femme, atteinte de la maladie d'Alzheimer, et que je ne pouvais abandonner, ne serait-ce qu'un instant. Je n'ai pas pris la photo,

j'ai continué la promenade, et pendant de longues minutes, même si dans ma vie j'avais connu bien pire, j'ai pleuré.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Alors, pourquoi avoir mis aussi longtemps à le quitter ?

Parce que je suis un lent et que j'aime assurer la prise. Pendant longtemps, je n'ai pas eu les moyens de mon autonomie d'action, mais dès que je les ai eus, disons à partir de 1986, j'ai recherché sans cesse des stratégies de rebond, sans cesse je me suis posé la question d'agir et d'avancer.

Indépendamment des résultats que vous avez obtenus, depuis la campagne des élections européennes, vous semblez être devenu « à la mode ».

Le personnage que j'incarne paraît utile à un certain nombre de commentateurs, parce qu'ils savent comme moi qu'à force de se foutre du monde, quelque chose gronde dans le pays. Du coup, mes défauts d'hier – avoir la tête dure, être un rebelle – sont devenus des qualités. Mais je ne prends pas pour autant la scène médiatique pour un miroir.

Il est pourtant incontestable que vous n'êtes plus tout à fait le même...

C'est vrai, le temps a passé. Quand j'étais un jeune homme, je pouvais vivre avec le sentiment de courir sur la barricade sans trop me soucier du lendemain. Avant, il y avait toujours une plus grosse branche sur laquelle s'appuyer, à commencer par le président Mitterrand. Aujourd'hui, je me sens responsable et il me faut représenter dignement ceux qui m'ont fait confiance : les « disparus de la France », la classe ouvrière, les employés. La campagne des municipales, qui m'a fait traverser dix-huit départements, a été magnifique. Quand vous marchez dans les pas de Montaigne, de Jean Jaurès, des camisards ou des

républicains espagnols, croyez-moi, vous êtes en connexion avec quelque chose de très profond qui habite la conscience de tout homme de gauche. Ce fut une belle campagne, oui, mais aussi... un parcours.

Laurent Ruquier³⁸

« J'ai longtemps été résigné »

Vous continuez de vous lever chaque matin à l'aube et vous n'arrêtez que le soir venu. Est-ce pour vous punir ?

Oh, mais rassurez-vous, j'aime la vie que je mène ! D'ailleurs, si j'avais un regret, ce serait plutôt de ne pas en faire davantage. Quand je me compare à la plupart des gens, j'estime avoir une existence tellement heureuse, que me lever aussi tôt pour travailler aussi tard me paraît bien léger.

Vous n'avez rien sur la conscience qui vous oblige à travailler autant ?

Non, mais – qui sait ? – peut-être est-ce que je me fais payer à moi-même une sorte d'impôt, histoire d'être vraiment sûr de mériter tout ce que j'ai. Au moins, pour avoir tout ça, je bosse !

Votre père était ouvrier chaudronnier au Havre. Vous regrettez de n'avoir pas connu plus tôt les plaisirs que vous pouvez vous offrir aujourd'hui ?

Paradoxalement, quand j'étais enfant, je n'avais pas beaucoup d'envies. Nous ne partions pas en vacances, mes parents étaient presque les seuls à ne pas avoir une voiture dans l'HLM où nous habitions, et pourtant je ne vivais pas ça comme un manque, plutôt comme un constat. Il faut dire que j'étais introverti et que je ne quittais guère la cellule familiale, j'avais donc peu d'éléments de comparaison. Ce que je vivais me semblait normal, et le reste... inaccessible.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peuvent être considérées plus tard comme des réussites.

Jacques Weber⁴³

« J'aimerais séduire sans avoir de corps »

Avez-vous des regrets ?

Plusieurs. Enfant, j'étais dans une classe d'adaptation, ça, c'est terrible, on s'en souvient toute sa vie. J'ai arrêté à l'oral du BEPC, j'ai le regret de ne pas avoir fait d'études. Et puis je suis malade aussi, par exemple, de n'avoir jamais dit une ligne chez Pialat, même si je sais qu'avec cet homme qui demandait à chaque acteur d'être à nu, à vif, j'aurais bien évidemment souffert.

Êtes-vous satisfait de la façon dont le grand public vous perçoit ?

Je me dis souvent que les gens me situent mal. Parfois, ils me voient comme un grand cabot extraverti, parfois ils m'appellent « Maître ! », avec admiration ou ironie – dans tous les cas, j'ai la sensation d'un tiraillement effrayant.

Sans parler de Depardieu, auquel on vous associe souvent...

Nous sommes tous les deux nés à la même époque dans la bassine. Lui dans la bassine physique (c'est la bonne !), moi dans la bassine technique. Cela dit, s'il a pris la place qui est la sienne, c'est certainement qu'il y a quelque chose que je n'ai pas assumé ou pas revendiqué.

Quand vous avez l'occasion de vous revoir jouer plus jeune, quel regard portez-vous sur vous-même ?

Comme si l'âge permettait de s'éloigner un peu de la vanité, je sais qu'aujourd'hui je joue mieux qu'hier. Du coup, si je m'écoutais, je passerais mon temps à refaire ce que j'ai déjà fait. Je rejouerais Don Juan, Alceste, par contre pas Cyrano ! Avec ce rôle emblématique du théâtre français, j'ai connu un phénomène que tout acteur rêve de connaître au moins une fois dans sa vie : non seulement la plus folle des consécutions, mais le sentiment affirmé d'aller au bout de ce que peut être l'interprétation.

On sort indemne d'un tel triomphe ?

Après avoir joué Cyrano dans une euphorie délirante, je me suis retrouvé avec la voix bousillée. Une phobie vocale, et que rien ne soignait. J'avais l'impression d'être une danseuse à qui on avait coupé un pied. On me disait : « C'est dans votre tête », mais moi j'aurais préféré avoir de bons médicaments à prendre ! Cette expérience a sans aucun doute modifié ma perception du métier et ma façon de jouer ensuite certains rôles.

Votre corps vous a souvent joué des tours pendables de ce genre ?

J'ai eu, vers quatorze ou quinze ans, des boutons dans le dos, et je les ai trimballés pendant des années. C'était vraiment moche et chaque fois que je devais me dévêtir devant quelqu'un, par exemple pour faire l'amour avec une fille, l'épreuve était effroyable. En écoutant les gens qui, ici ou là, avaient la gentillesse de me répéter que j'étais extrêmement bel homme, je me disais : « S'ils savaient... » J'avais l'impression que cette part cachée de moi-même constituait la vérité, le réel. Ce n'est pas étonnant que j'aie été superbe dans Cyrano ! C'est quand même ça le bonhomme, un personnage de l'ombre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Robert Guédiguian⁴⁸

« Seule m'intéresse la communauté des faibles »

Quand on voit vos films, la question se pose : êtes-vous nostalgique ?

Je ne le crois pas. Que mon passé meure ne me gêne pas, jamais on ne m'entendra dire : « Avant c'était mieux qu'aujourd'hui. » Par contre, ce qui m'intéresse, c'est de remettre sans cesse en chantier tout ce qui m'a fondé et de savoir comment le transformer pour le garder vivant : Marseille, le monde ouvrier, métissé, communiste...

Vous regrettez un tant soit peu le PC d'antan ou l'URSS ?

Non, ce à quoi je suis attaché, c'est au substrat des idées communistes : je crois à l'intérêt général ! Nous vivons dans un monde où 90 % des gens ont toutes les raisons d'être d'accord entre eux – on peut les réunir dans un même combat. Je continue donc de penser que le rêve d'une société plus égalitaire et plus juste reste à l'ordre du jour.

De quoi vous sentez-vous personnellement redevable ?

Fils d'ouvrier, dans un quartier ouvrier – nous étions deux ou trois à aller au lycée. Je pense à mon père, grand accidenté du travail, qui est aujourd'hui en mille morceaux. Tout ça pour que moi, je fasse des études. Ce qui a fait naître mon intérêt pour les choses intellectuelles, était surdéterminé par la politique. On répétait : « Si on est communistes, il faut être les plus forts partout ! » Cela peut faire peur aujourd'hui de le dire comme ça, mais il y a là quelque chose, j'allais dire une morale, qui a

permis à des tas de gens dont je suis de se former.

Vous vous pensez du coup comme un porte-parole des opprimés ?

Des pauvres, des exclus, des humiliés, des offensés... Oui, sans doute. La seule communauté qui vaille, c'est en tout cas la communauté des faibles. Et dans tous mes films, j'essaye de faire en sorte que l'amour et l'amitié submergent tout ce qui pourrait la faire éclater.

Dans Mon père est ingénieur, et ce n'est pas la première fois, l'engagement politique croise la foi religieuse. Manifestement, le communisme vous attire, mais la pastorale vous fascine !

Je me suis en effet inspiré de ces histoires populaires qu'on a inventées, en Provence et ailleurs, pour la naissance du Christ, avec tous ces personnages originaux qu'on retrouve dans les santons : les bergers, la boulangère, le pêcheur, le meunier... Cela fait longtemps que je travaille autour de l'idée de la crèche, mais cette fois, je suis allé jusqu'au bout !

Même si le berceau reste sempiternellement vide, on sent que vos personnages ont la tête pleine d'images chrétiennes.

C'est de l'ordre du sacré, de l'enfance, du merveilleux. C'est une sorte d'inconscient ! Moi-même, je suis allé au catéchisme et j'ai fait ma communion. Mon père s'en foutait, mais ma mère, qui était originaire de la région la plus catholique d'Allemagne, y tenait. Le premier livre dont je me souviens, c'est l'Évangile en bandes dessinées. J'en ai retrouvé un exemplaire, qui date des années 1950, et j'en ai fait un plan dans le film. Aujourd'hui

encore, j'ai des amis de gauche qui ne connaissent rien à tout ça et je continue de m'engueuler avec eux sur l'importance de ces textes, dont je sais qu'ils m'ont marqué culturellement. Il faut quand même les avoir lus !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voiture à une entrée, ce qui nous a obligés à ressortir du même côté. Cela n'explique peut-être pas ce qui s'est passé ensuite, mais c'était une erreur à laquelle il m'arrive de repenser.

Ce qui étonne le plus vos interlocuteurs, c'est que vous parlez très facilement de votre captivité, sans traumatisme apparent.

Je ne m'y connais pas assez pour savoir ce qui est ou non traumatique, et je suppose d'ailleurs que c'est difficile à évaluer pour soi-même. Mais ce qui est sûr, en tout cas, c'est que les autres sont plus gênés que moi. Pendant longtemps, les gens me demandaient sans cesse : « Alors, le contrecoup ? », et quand je leur répondais : « Pour l'instant, rien », je sentais bien qu'ils étaient déçus.

Vous n'avez même pas l'impression que cette expérience terrifiante vous a changée ?

Tout le monde a ses faiblesses et je ne veux pas donner de moi une image idéale. Ce que j'ai vécu était bien évidemment terrible, mais, pour autant, je n'ai pas été brisée et je n'ai pas non plus l'impression d'être différente. Cela dit, comme j'entends parfois : « Maintenant tu es bien, on te retrouve comme tu étais avant », j'ai peut-être changé sans m'en rendre compte !

Ressentez-vous aujourd'hui de la haine à l'égard de vos ravisseurs ?

Non, et je n'en ai jamais ressenti. Ils ne m'ont pas enlevée parce que c'était moi, mais parce que je faisais partie d'un ensemble. Je crois qu'ils n'ont jamais lu une seule ligne que j'avais écrite et qu'ils n'ont même pas eu la curiosité d'aller voir sur Internet quel

était exactement le journal auquel j'appartenais. Pour eux, je n'étais qu'une feuille sur l'arbre.

Arielle Dombasle⁵⁴

« J'aimerais qu'on me voie comme une statue
impénétrable »

Quelle petite fille étiez-vous ?

J'ai l'impression d'avoir eu une enfance jusqu'à dix ans, jusqu'au jour où j'ai perdu ma mère. Après, c'est un *no man's land*, un morceau de vie qu'on m'a arraché, que j'ai enterré et que je n'évoque jamais. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, j'ai vécu au Mexique comme un être étrange, comme une proie qui essayerait de se soustraire à tous les regards.

Votre père était là, pourtant, vous ne pouviez pas compter sur lui ?

Mon père est né avec une cuillère en argent dans la bouche. Sa vie était celle d'un aventurier, grand archéologue, grand collectionneur d'art précolombien, de femmes aussi. Pour lui, j'étais une créature annexe, anecdotique. Il est d'ailleurs resté un mystère jusqu'aux trois dernières minutes de sa vie, quand, par l'intermédiaire d'un père jésuite, nous avons parlé pour la première fois. Nous avons échangé quelques paroles magiques, qui se sont cristallisées autour de ses objets d'art, et j'ai alors pu lui dire que moi-même j'étais sensible à ces extraordinaires haches de pierre qu'il collectionnait – ce qu'il ne soupçonnait probablement pas.

Qu'est-ce qui vous a fait renaître à dix-huit ans ?

Un homme, le premier de ma vie, plus âgé que moi de trente ans. J'imagine qu'il a réussi, lui, à me faire rester sous son regard.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mazarine Pingeot⁵⁹

« La maternité peut devenir mortifère »

À la une d'un hebdomadaire, vous avez accepté un jour d'être photographiée enceinte de votre deuxième bébé.

Je l'ai montré tant qu'on ne le voyait pas.

Parce que ensuite vous avez décidé de le cacher, comme vous l'avez été vous-même ?

Ce n'est pas cacher ses enfants que de refuser qu'ils soient exhibés. Ils auront leur nom sur la boîte aux lettres, ils diront à l'école ce qu'ils veulent, ils inviteront à la maison leurs copains, et ils ne se poseront pas toutes les questions, à la fois matérielles et symboliques, que je me suis posées dans mon enfance. Mais tant qu'ils n'auront pas choisi de se montrer, je les protégerai férocement.

Les enfants de l'actuel président de la République, eux, ne sont pas aussi épargnés...

Je les plains beaucoup. Ne plus vivre indépendamment de son image et surtout de sa filiation, je sais à quel point c'est difficile. Tout cela rend vraiment compliquées les relations avec les autres et, au final, un enfant n'a rien à gagner aux ors de la République, ce n'est qu'illusion.

Est-ce que vous vivez votre deuxième grossesse comme une répétition ?

Pas du tout. Car autant je connais bien le un, autant j'ignore tout

du deux... Même si j'ai toujours rêvé d'avoir des frères et sœurs, ce n'est pas un hasard si je n'en ai pas eu. Je devais être unique et c'est sur ce modèle que j'ai été élevée. À deux, les enfants peuvent affronter autrement les parents, il y a un dialogue possible d'une expérience partagée, tout est plus léger. J'attends avec impatience de le constater.

Depuis que vous êtes mère, ne vous pensez-vous pas un peu moins comme la fille de François Mitterrand et d'Anne Pingeot ?

Mais quand je n'étais pas mère, je ne me pensais pas pour autant comme la « fille de » ! Je m'éprouvais comme une fille, tout court, comme un enfant, et c'est ça que la maternité a changé. Point de rupture radicale avec mon vécu, elle a transformé cette représentation que j'avais de moi-même, elle m'a fait passer de l'autre côté.

Vos parents vous apparaissent comme moins souverains ?

Leur « toute-puissance » a certainement cédé le pas à une autre relation. Sans l'avoir voulu, j'ai donné un sens à leur histoire d'amour, puisque à travers moi cette histoire continue en apportant des fruits. Et puis, entre les mères et les filles, c'est toujours un peu fusionnel. Eh bien, disons que nous avons pu trouver maintenant un autre équilibre, plus serein.

Bien loin, fort heureusement, de l'amour maternel tel qu'il apparaissait dans votre livre, Le cimetière des poupées, l'histoire d'une mère qui commet l'irréparable ! Car contrairement à la polémique que vous aviez alors soulevée, ce qui vous intéressait alors ce n'était pas de décrire la mort d'un

enfant, mais de cerner les dérèglements de l'amour de sa mère.

Oui, la maternité peut devenir mortifère. En le tuant et en le mettant précisément dans un congélateur, c'est à la mort qu'elle voulait le soustraire. Et c'est à cet acte d'amour pathologique que la logique interne de ce livre menait.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais dès qu'elle a été enceinte, retour à la maison et au tricot ! Eh bien, sa déception se lit sur les photos, une espèce de mélancolie, la fin pour elle de toute perspective artistique – sans fantasmer, je le vois sur son visage. Si un enfant peut être la survivance d'un désir très fort qui le précède, je suis cet enfant.

Votre mère et votre père sont morts le même jour, dans des conditions épouvantables que vous avez racontées dans Le voile noir, et votre famille a enseveli ce drame sous le silence.

Sous le silence et le mensonge. Pendant des années, on a fait croire à ma petite sœur, à qui on ne voulait pas faire de peine, que nos grands-parents étaient ses parents.

Vous-même, comment vous représentiez-vous votre famille ?

L'arbre généalogique qu'on imagine habituellement debout, je le voyais à plat. La disparition de mes parents était un événement si traumatique qu'il avait effacé tout ce qui le précédait. Je n'avais plus de passé, plus aucun souvenir de mes huit premières années. J'avais l'impression d'être née le jour de leur mort.

L'arbre, vous l'avez néanmoins fait grandir, en ayant à votre tour des enfants.

J'ai adoré les avoir et les élever. Mais je n'attendais qu'une chose, c'est qu'ils grandissent. Je n'aime pas l'état de dépendance et d'incertitude qu'est l'enfance. D'ailleurs, quand il y a de jeunes enfants, s'il y en a une qui fait un détour, c'est moi.

Et que pensent du Voile noir vos enfants, qui ont aujourd'hui une vingtaine d'années ?

Ils ne l'ont toujours pas lu ! Comme s'ils avaient peur de savoir et d'être touchés. Nous sommes très proches les uns des autres, mais cela me rend un peu triste qu'ils ne me connaissent pas comme ils le devraient. J'ai voulu briser le silence et, pour l'instant, eux, ils le reproduisent.

André Manoukian⁶⁵

« J'aimerais pouvoir m'affirmer davantage »

J'ai appris récemment que vos grands-parents étaient des rescapés du génocide commis par les Turcs contre les Arméniens.

Oui, ma grand-mère a même été déportée, elle a perdu ses parents et les enfants qu'elle avait alors. Par trois fois, mon grand père, lui, a échappé aux massacres, et il n'a dû sa survie qu'à la ruse de ses frères, qui étaient grands et costauds. Eux, ils ont tous été tués. Cette histoire, en fait, j'en connaissais des bribes, mais je ne l'ai moi-même apprise que récemment, quand mon père s'est enfin décidé à me la raconter.

Quel rapport entretenez-vous avec cette histoire ?

Un rapport de chaque instant. C'est l'histoire de mes origines, bien sûr, mais aussi celle de mon caractère. Je me sens appartenir à une minorité qui a été obligée de s'adapter et de composer. Parfois, j'aimerais être un peu plus turc et un peu moins arménien ! J'aimerais être plus dans l'affirmation de soi, sans avoir constamment à dealer ma petite place dans un milieu hostile.

À seize ans, pourtant, vous êtes devenu contestataire. C'était une première tentative pour vous émanciper de ce passé ?

Certainement. Jusqu'à seize ans, je m'ennuyais sans cesse. Brusquement, je change de lycée et je tombe sur une bande de jeunes gauchistes, avec des petites lunettes cerclées d'acier et des drapeaux rouges. Je ne comprends rien à la bouillie sonore

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Philippe Val⁷⁰

« Enfant, mon impureté me mettait mal à l'aise »

Enfant, vous étiez un ange ou un démon ?

J'avais l'impression d'être double. Dans le monde de la petite-bourgeoisie coincée que je voyais évoluer autour de moi, tout le monde semblait marcher droit, mais moi, j'étais attiré par l'interdit et la sexualité. Mon impureté me mettait mal à l'aise, je me sentais coupable d'avoir autant de mauvaises pensées. Je m'imaginai que la plupart des gens, à qui je faisais crédit d'être honnêtes et sains, valaient mieux que moi. C'était sans doute là ma culpabilité d'enfant de divorcés.

À douze ans, vous racontez avoir découvert que Dieu n'existait pas... dans un urinoir.

Je sortais de la messe, le prêche avait été très long, j'ai couru me soulager, il y a un côté mécanique à l'affaire. Cela dit, le plaisir qu'on peut avoir au soulagement d'une vessie torturée par une trop longue attente a certainement contribué à me donner l'intuition de l'univers comme totalité. Car j'ai découvert l'athéisme en me disant d'abord : « Si Dieu existe, alors il est tout. »

Depuis ce jour, quel rapport entretenez-vous avec Dieu ?

Je ne suis pas croyant, mais je fais partie des gens que le bonheur rapproche de Dieu. Contrairement à la majorité des croyants qui se rapprochent de Dieu quand ils souffrent et s'en éloignent quand ils sont heureux.

Vous avez volontiers accepté cet entretien dans La Vie. Par provocation ?

Non, cela m'intéressait de parler aux lecteurs de votre magazine. Il n'y a chez moi aucune provocation, aucun mépris, et pas davantage de ressentiment. Chacun s'arrange avec sa conception de l'univers, je n'ai aucun problème avec les croyants. Ce qui importe, c'est de se rebeller quand les croyants, armés de leur croyance, décident d'agir sur l'organisation du collectif, alors même que c'est aux institutions démocratiques de s'en occuper.

Attaché comme vous l'êtes à ce qui est juste, vous arrive-t-il parfois de vous rebeller... contre vous-même ?

Je sais que j'ai parfois été maladroit et excessif, je pense par exemple à certains textes écrits sous la colère. Un jour, je me suis emporté, dans un papier très cynique, contre Philippe Manière, le directeur de l'institut Montaigne, et j'ai appris un peu plus tard que je l'avais vraiment blessé. Même si nos opinions étaient divergentes, il ne méritait pas de se sentir insulté et sa réaction m'a touché. Je n'ai même pas osé aller rechercher ce que j'avais écrit de peur d'avoir honte, et maintenant, je fais très gaffe !

Une association d'anciens harkis vous a un jour traîné en justice pour des propos haineux tenus par Siné dans Charlie Hebdo. Vous regrettez de les avoir publiés ?

Non, je ne le regrette pas, même si je me suis retrouvé en porte-à-faux. Dans un cas comme celui-là, le citoyen privé qui éprouve plutôt de la compassion pour les harkis, et certainement aucune haine, ne peut que se taire, même si cette espèce de schizoïdie

est pénible. J'assumais le fait d'être directeur du journal et j'ai défendu mon collaborateur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que, là aussi, j'ai pu mener quand même quelques combats qui ont compté !

Mgr Jean-Michel di Falco⁷⁶

« On ne peut contraindre personne à nous aimer »

À quoi vous a servi le CAP de fraiseur que vous avez obtenu dans votre jeunesse ?

Ce n'est pas le diplôme qui m'a servi, mais la formation. Conduire une machine-outil, se confronter à la matière pour lui donner la forme souhaitée, ces expériences m'ont enrichi pour la vie. D'ailleurs, j'aime toujours le travail manuel et je surprends les gens autour de moi quand ils me voient bricoler, changer une douille, monter sur une échelle... Certains doivent penser que je suis un manuel égaré ! Mais quand on s'égare, on peut aussi bien découvrir quelque chose de très beau.

Vous êtes nostalgique de votre passé ?

Pendant longtemps, je n'y accordais pas beaucoup d'importance. Mais depuis deux ou trois ans, c'est vrai que je me surprends à y penser avec une certaine nostalgie. Je me souviens par exemple des lieux qui m'ont marqué. Mes dix-huit ans, c'est le Vercors, j'aimerais y retourner. Et puis il y a Rome, Marseille, Paris...

Et Notre-Dame du Laus, où vous avez fait sensation en reconnaissant, il y a peu, le caractère surnaturel des apparitions de Marie à Benoîte Rencurel !

Par rapport à d'autres lieux de pèlerinage où il y a beaucoup de monde, c'est un endroit très paisible. Que l'on soit croyant ou non, on y éprouve tout de suite un sentiment de sérénité. Cela dit, je ne m'attendais pas à un retentissement aussi important. Mais même si je m'interroge sur ce qui pourrait prendre pour

certain un aspect de merveilleux qui n'est pas du domaine de la foi, je pense important que les fidèles aient des lieux comme celui-là pour se ressourcer spirituellement.

Il n'y a que 8 % de catholiques pratiquants en France. Vous dites-vous parfois : « J'aurais dû être un peu plus militant » ?

Dans un diocèse comme le mien, je peux vous assurer que je vis la situation de façon douloureuse. Je n'ai pas pour autant l'esprit de prosélytisme. La foi est un acte d'amour, on ne peut pas contraindre les gens à nous aimer. Notre mission est d'ouvrir des chemins dans le respect de chacun.

Vous qu'on a surnommé « l'attaché de presse de Dieu », que répondez-vous à ceux qui disent, à propos de la crise des vocations : « Si Dieu continue à appeler, comment se fait-il qu'il n'y ait pas de réponse ? »

C'est une formule d'éditeur, Dieu n'a pas besoin d'attaché de presse, chaque chrétien est son « média ». Et puis ce n'est pas tant la crise de l'appel qui est en jeu, mais la crise de la réponse. On parle du silence de Dieu, ne faudrait-il évoquer un peu plus la surdité des hommes ?

Vous arrive-t-il, vous-même, de douter ?

Bien sûr. Je dirais même que ceux qui ne doutent jamais me font peur. Quand je suis confronté à des situations particulièrement douloureuses, à la maladie, à la souffrance, quand je vois par exemple un enfant cloué sur un fauteuil et qui n'arrive pas à s'exprimer, il m'arrive de dire à Dieu : « Là, je ne comprends pas. » Mais douter, vaciller, renforce au final ma foi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'efforts. Je retrouve ça avec le succès. Je voulais simplement faire de la musique, je suis devenu un chanteur en haut de l'affiche, ce n'était pas prévu au programme. Finalement, je n'ai rien fait d'autre que de suivre ce qui se présentait en essayant de le réussir.

C'est ce qui s'est passé également avec les femmes : vous vous êtes laissé faire ?

Ce que j'avais envie d'assouvir était assez simple à réaliser. J'étais oriental, je rêvais de grandes blondes suédoises. C'est la vie qui m'a permis de réaliser mes autres fantasmes ! Cela dit, quand on énumère mes conquêtes amoureuses, cela me fait sourire, parce que c'est souvent faux.

Souvent ou toujours ?

Édith Piaf, c'est vrai, Jeanne Moreau aussi, mais pas Barbara, ou bien d'autres femmes qui ont juste pris place sur ma moto.

Là encore, pas de regret ?

D'avoir eu, comme Don Juan, « mille et trois femmes », disons que cela m'a empêché de vivre la force du couple, le fait qu'un homme et une femme forment une entité inaltérable, Ça, je ne l'ai pas connu, pas longtemps du moins. Du coup, j'ai parfois des humeurs qui me font dire, alors même que je connais beaucoup de monde : « Je suis seul. » Mais c'est un choix.

Un choix plus difficile à assumer quand on vieillit ?

Quand j'étais à Alexandrie, me promenant seul sur le bateau que m'avait offert mon père ou faisant les quatre cents coups avec

mes copains, et qu'on me demandait : « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? », je disais toujours : « Je voudrais être vieux. » Entre l'enfant insouciant que j'étais et les vieillards que je voyais s'amuser, regarder les filles, aller à la pêche ou au café, il y avait les gens sérieux, ceux qui mettaient leur costume, qui prenaient leur voiture, qui allaient travailler, et je ne pouvais pas m'identifier à eux. Je voulais soit rester enfant, soit devenir vieux. Et bizarrement, le physique a suivi ! J'ai blanchi jeune : à trente ans, j'avais la tête d'un homme de soixante. Vous voyez, j'ai été exaucé, même physiquement.

Michel Drucker⁸²

« Je suis plutôt bien dans la souffrance »

Quand vous parlez de votre père, on dirait que vous ne voulez surtout pas qu'on en pense du mal. Et pourtant, quel tyran domestique avez-vous décrit dans votre autobiographie, Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?

Oui, mais il y avait dans sa tyrannie de l'impatience plus que de la violence. Lui était persuadé d'être un très bon père et ne se rendait pas compte qu'il concentrait toute son énergie, toutes ses attentions sur l'extérieur, sur ses malades – c'était un médecin comme on n'en fait plus – et ses conquêtes, car c'était aussi un séducteur. Je l'ai sans aucun doute beaucoup aimé, même s'il ne s'en est jamais rendu compte.

Il était convaincu que vous ne vous en sortiriez pas et vous avez longtemps porté la croix de ce funeste pronostic.

Dans une famille comme la nôtre, le diplôme, c'était sacré, et moi, comme j'avais à l'école un véritable blocage qu'aucun prof ne réussissait à lever, je suis entré très vite dans la vie active. Comment mes parents, qui avaient le goût de l'excellence, auraient-ils pu imaginer que je tracerais mon sillon sans être plus cultivé et brillant que les autres, et comment aurais-je pu, du moins pendant un long temps, ne pas en être persuadé moi-même ?

À la dureté de votre père, depuis votre plus tendre enfance, vous avez opposé cette gentillesse, aujourd'hui légendaire, et qui était une échappatoire.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas envie d'être déçue par ce que je produis.

Guy Carlier⁸⁷

« Tous mes regrets sont liés à des lâchetés »

Avec les autres, vous êtes mordant, voire acerbe. Mais avec vous-même, quelle férocité ! Un vrai autocannibale.

Sur mon poids, il aurait été malvenu que je ne pratique pas la dérision. Quand je raconte dans *Le cœur au ventre* que j'ai acheté, au fil des années, des voitures de plus en plus grosses, avec des habitacles de plus en plus spacieux, et que même dans un 4x4, avec le siège reculé à fond, je devais bloquer ma respiration pour ne pas klaxonner en permanence, c'est pathétique, bien sûr, mais comme c'est drôle, ça passe.

Parfois, ce n'est pas drôle du tout. J'ai tout transformé en merde, expliquez-vous, même l'amour.

C'était, en effet : « Dis-moi que tu m'aimes, que je te consomme. » Et à partir du moment où l'autre me le disait, il était ingéré et ne m'intéressait plus.

N'avez-vous pas le sentiment d'être obscène, en vous décrivant dans ce livre sous les coutures les plus intimes, en vous mettant ainsi à l'étal ?

Sans doute, d'où le dégoût que je peux à l'occasion m'inspirer, mais quand vous voyez une femme obèse chez Fellini, quand vous regardez un Botero ou *L'origine du monde* de Courbet, n'est-ce pas aussi obscène ? À partir du moment où il y a un souffle de créativité, y a-t-il encore indécence ?

À l'origine de ce que vous appelez votre « maladie », vous

racontez qu'il y a un traumatisme infantile.

Oui, je devais avoir trois ans. Ma mère m'avait laissé dans un centre aéré avec des enfants beaucoup plus âgés que moi. Je me souviens de leur vacarme et de la frayeur que j'ai ressentie, jusqu'à ce que la maîtresse m'emmène déjeuner avec les monitrices. Là, je me suis retrouvé dans un havre de paix, entouré de ces femmes qui me nourrissaient et ma peur s'est calmée. Depuis, chaque fois que j'ai peur, que je suis angoissé et que j'ai comme l'impression que des chiens bouffent mes entrailles, manger me calme.

Et la peur vous tenaille souvent ?

Oui, parce que dans cette maladie, elle prend souvent le dessus. Alors, vous partez vous enfermer, vous cacher, et vous mangez de plus belle. Dans ma vie personnelle ou professionnelle, tous mes regrets sont liés à des situations que je n'ai pas osé affronter, où j'ai été lâche. J'apprends ça en me guérissant.

On vous a vu poser avec votre compagne dans Match, puis être filmé à la clinique où vous allez régulièrement. Vos détracteurs moquent votre dérive people.

On m'avait dit que des paparazzis nous suivaient et que des photos dans *Match* dédramatiseraient la chose. J'ai accepté, alors même que c'était insupportable pour moi. Là-dessus, Marc-Olivier Fogiel m'envoie sept textos consécutifs en me reprochant de ne pas être loyal et de lui avoir préféré *Match*. J'ai de nouveau dit oui. *Voici* a balancé toutes mes citations sur les *people*, sur le thème « Guy Carlier, deux poids deux mesures ». Je n'ai rien à dire. Autant je considère qu'il y a de la création dans mon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Philippe Delerm⁹²

« Physiquement, je ne sais toujours pas à quoi je ressemble »

Vous semblez fait pour le bonheur.

Je suis né six ans après une petite sœur, qui était morte à la suite d'un bombardement, pendant la guerre de 40. Sur la table de nuit de ma mère, il y avait la photo de sa tombe, et ma mère disait souvent qu'après avoir hésité, elle m'avait eu pour retrouver l'idée du bonheur. J'ai toujours été entouré de beaucoup d'affection et je ressens comme un devoir de transformer cette chance de naître qui a été la mienne, de rendre aux autres quelque chose que l'on m'a donné.

Est-ce qu'il y a un trait que vous avez gardé de votre enfance ?

Alors que cela fait longtemps que je ne me trouve plus très beau, j'ai une propension qui se prolonge à me regarder dans la glace, Adolescent, c'était systématique : je me regardais dans les miroirs, dans les vitrines, y compris sur les voitures. L'habitude est restée. L'âge venant, je ne sais toujours pas à quoi je ressemble.

Pour le gourou que vous êtes devenu, cela fait désordre !

Ceux de mes lecteurs qui me voient comme un gourou se trompent. Si mes livres peuvent leur apporter quelque chose, j'en suis bien sûr ravi. Mais la fréquentation de ma personne réelle ne leur apporterait rien.

J'avoue que, moi aussi, je vous imaginais zen, maître de vous

comme de l'univers.

Eh bien, sachez que, mis à part l'écriture, je suis inquiet de tout.

La Fédération française d'athlétisme vous a néanmoins contacté pour conseiller et, sans doute, « détendre » ses athlètes.

Elle savait vraisemblablement que je suis passionné par ce sport. Mais moi-même j'étais un athlète plutôt paniqué. Par exemple, j'enlevais mon survêtement un quart d'heure avant le départ de la course, parce que j'avais peur qu'il se coince dans les pointes ! Croyez-moi, j'aurais fait un fichu gourou pour l'équipe de France.

Vous regrettez de ne pas être devenu un grand champion sportif ?

Jusqu'à vingt-cinq ans, j'aurais de beaucoup préféré être un champion de 400 mètres plutôt qu'un écrivain. Mais c'est une possibilité qui m'a été refusée. J'ai tout mis en œuvre, je m'entraînais tous les jours. Mais s'entraîner ne suffit pas, il faut être doué. Oui, c'est un grand regret.

Il y en a d'autres ?

J'ai le sentiment de quelques fautes graves, qui touchent à mon être intime, à ma vie amicale et amoureuse.

Vous qui vous êtes représenté, dans Mister Mouse, sous les traits d'une souris, seriez en réalité un fauve ?

Disons plutôt que j'ai été lâche. Je pense par exemple à un ami,

qui était le meilleur de mes amis, et que j'aurais pu davantage aider, à un moment de sa vie dramatique. Je sais que les raisons que je me suis données à l'époque n'étaient pas bonnes.

L'écriture est-elle un dérivatif à cette culpabilité ?

On prête souvent un œil sympathique aux gens qui avouent leurs fautes, mais ce serait une lâcheté supplémentaire que de les exorciser ainsi. Non, l'écriture n'est pas pour moi un exutoire...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

40. Chanteur. Dernier album : *Ses plus grands succès* (Musidisc).
41. Écrivain et réalisateur. Dernier livre : *La meute*, Grasset, 2010.
42. Créateur de mode.
43. Comédien. Dernier film : *Ensemble c'est trop* de Léa Frazer.
44. Navigatrice, a traversé l'Atlantique et le Pacifique à la rame, puis fait le tour du monde à la voile à contre-courant.
45. Dessinateur à *Charlie Hebdo*. Dernier livre : *Démobilisation générale : la France qui doute*, Le Cherche midi, 2009.
46. Comédien et metteur en scène. Disparu le 2 juillet 2010. Dernière pièce de théâtre : *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon, d'après Sophocle.
47. Écrivain. Dernier livre : *Le miroir de Cassandra*, Albin Michel, 2009.
48. Réalisateur. Dernier film : *L'armée du crime*.
49. Réalisateur et producteur, fondateur de la société MK2.
50. Clown, musicien et comédien. Dernier spectacle en tournée : *Ce soir dans votre ville*.
51. Écrivain. Dernier livre : *La trahison de Thomas Spencer*, Julliard, 2009.
52. Chanteuse. Dernier spectacle en tournée : *Au plaisir !*
53. Journaliste. Dernier livre : *Le quai de Ouistreham*, Éditions de l'Olivier, 2010.
54. Comédienne et chanteuse. Dernier album : *Glamour à mort* (Columbia).
55. Secrétaire d'État chargée de la Politique de la ville, ancienne présidente de l'association Ni putes ni soumises.
56. Dessinateur. Dernier livre : *L'anniversaire d'Astérix et d'Obélix*, Albert René, 2009.
57. Chanteur. Disparu le 10 janvier 2010. Dernier album : *Rentrer au port*

(Wagram).

58. Comédien. Dernier film : *Dans ton sommeil* de Caroline et Éric du Potet.

59. Écrivain. Dernier livre : *Mara*, Julliard, 2010.

60. Chanteur et comédien. Dernier disque : *Infréquentable* (Jive).

61. Comédien et musicien. Disparu le 14 février 2006. Dernier film : *L'homme qui rêvait d'un enfant* de Delphine Gleize

62. Écrivain, co-fondatrice du Mouvement de libération des femmes. Dernier livre : *Qui êtes-vous Antoinette Fouque ?* avec Christophe Bourseiller, Bourin éditeur, 2010.

63. Députée socialiste, ancien ministre de la Justice.

64. Comédienne et écrivaine. Dernière pièce de théâtre : *Colombe* de Jean Anouilh.

65. Musicien, auteur-compositeur, juré de la Nouvelle star sur M6.

66. Publicitaire, vice-président d'Havas. Dernier livre : *Génération QE*, Village Mondial, 2009.

67. Écrivain, acteur et chroniqueur. Dernier livre : *Parce que ça nous plaît. L'invention de la jeunesse*, avec Joy Sorman, Larousse, 2010.

68. Chanteur et comédien. Dernière pièce de théâtre : *Abraham*.

69. Dirigeant des centres Leclerc.

70. Directeur de France Inter, ancien directeur de *Charlie Hebdo*.

71. Comédien. Dernier film : *Protéger et servir* d'Éric Lavaine.

72. Dessinateur. Dernier livre : *Geluck se lâche*, Casterman, 2009.

73. Comédien et réalisateur. Dernier film : *New York I Love You*.

74. Chanteur. Dernier album : *Puerto Rico* (Warner).

75. Avocate au barreau de Paris. Dernier livre : *Ne vous résignez jamais*, Plon, 2009.
76. Évêque de Gap.
77. Journaliste et chroniqueur.
78. Physicien français, prix Nobel de physique 1992.
79. Comédienne. Dernier film : *La folle histoire de Simon Eskenazy* de Jean-Jacques Zilbermann.
80. Écrivain, éditeur et chroniqueur. Dernier livre : *Parkeromane*, Jean-Claude Gawsewitch, 2010.
81. Chanteur. Dernier album : *Solitaire* (EMI).
82. animateur de Studio Europe 1 et de Vivement dimanche sur France 2.
83. Facteur, porte-parole du Nouveau parti anticapitaliste.
84. Créatrice de mode.
85. Comédienne. Dernière pièce de théâtre : *Embrassons-nous Folleville et 29° à l'ombre* d'Eugène Labiche.
86. Première adjointe socialiste à la mairie de Paris.
87. Humoriste et chroniqueur radio dans la Matinale d'Europe1.
88. Journaliste, animateur de Ça balance à Paris sur Paris Première, directeur du théâtre Marigny.
89. Écrivain. Dernier livre : *Les sables de Jubaland*, Plon, 2010.
90. Comédien. Dernier film : *Victor* de Thomas Gilou.
91. Comédienne. Dernier film : *Mumu* de Joël Seria.
92. Écrivain. Dernier livre : *Quelque chose en lui de Bartleby*, Mercure de France, 2010.

93. Comédien. Dernier film : *Chicas* de Yasmina Reza.
94. Comédien. Dernier film : *Blanc comme neige* de Christophe Blanc.
95. Chanteur. Dernier album : *Le bal des gens bien* (Polydor).
96. Écrivain. Dernier livre : *Discours parfait*, Gallimard, 2010.